La sexe attitude

Elisabeth Cannie

Elisabeth Cannie

La sexe attitude

© Elisabeth Cannie, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0883-5

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Personne ne prétend que la résilience est une recette du bonheur. C’est une stratégie de lutte contre le malheur qui permet d’arracher du plaisir à vivre, malgré le murmure des fantômes au fond de sa mémoire »

Boris Cyrulnik

Chapitre 1

Elle

Le vent de Stella-Plage berçait la fin de l’été 1968 d’une douceur trompeuse, mais pour Anne-Marie, 47 ans, il ne fit qu’amplifier le haut de cœur. Elle songeait au temps qui passe inexorablement, aux bouffées de chaleur de plus en plus fréquentes et à ce corps qui se prépare à l’automne.

Elle pensait à la ménopause. Cette nouvelle étape qu’elle guettait mi résignée, mi soulagée. Brusquement, son cabas de course à peine posé au sol, elle s’arc-bouta contre un pin maritime, le corps secoué par une nausée qui n’avait rien à voir avec les moules de la veille. Contre l’écorce rugueuse, elle vida ses entrailles. En se redressant, le dos douloureux et la bouche âcre, une vérité insensée percuta son esprit. Ce n’étaient pas les signes de la fin, mais ceux d’un début. La stupeur la laissa haletante.

Son mari, 64 ans, ne le savait pas encore. Personne ne pouvait se douter. Son regard tomba sur le cabas. Une carotte, trois pommes de terre, un chou-fleur. Le maigre butin de l’épicerie du coin. Et la liste dans sa poche : un peu de viande, le pain qu’elle ne pourrait sans doute pas acheter avec le reste de ses pièces. Les courses ? Elles devraient attendre. Qu’importe si cela rendait son homme furieux. Ce dernier, père et grand-père, ayant déjà élevé une famille issue d’un premier mariage dont il était veuf, aspirait à la tranquillité de la retraite. Il verrait ce bébé comme un dernier fardeau, un retour aux couches et aux nuits blanches et surtout, une bouche de plus à nourrir. De surcroît, il lui en ferait le reproche, persuadé qu’à son âge, elle avait sciemment cherché à le piéger ou qu’elle n’avait tout simplement pas fait suffisamment attention. Lui, le patriarche menait sa famille à la baguette et n’accepterait pas ce désordre. Et quand il était contrarié, il pouvait être violent. Cet autoritarisme venait de loin ; il avait vécu

son enfance au début des années 1900, connu les deux guerres mondiales et reçu l'éducation ancienne qui ne souffrait aucune contradiction.

Anne-Marie reprit sa marche, les pas mécaniques sur le trottoir mouillé, le vent piquant les joues. Incapable d'oublier l'onde de choc qui la traversait. La petite maison de briques, modeste et typique, apparut au détour d'une rue. La cheminée crachait un filet de fumée. Robert serait là. Devant la porte, elle prit une profonde inspiration, le goût métallique du vomi encore sur la langue, et entra. À l'intérieur, l'odeur du café chaud et du tabac froid flottait. Il occupait son fauteuil habituel, un journal déplié sur les genoux. Il leva les yeux :

« Déjà de retour ? t'as fait vite pour une fois, t'as rencontré personne ? »

Anne-Marie se cramponna aux lanières de son cabas. Ces mots semblaient sortir d'une autre bouche que la sienne, d'une voix étonnamment calme :

« Il faut que j'aille consulter le docteur, je suis enceinte ! »

Neuf mois s'étaient écoulé. Neuf mois à vivre avec l'ombre d'une prédiction glaçante : les médecins avaient évoqué la possibilité d'un bébé mal formé, vu l'âge des futurs parents. La rumeur, ou la compassion, s'était insinuée jusqu'aux oreilles du village. Mais pas question d'avorter. La loi, la morale, la famille, la religion ne laissaient pas de place à cette pensée.

Ce 24 avril 1969 au soir, les premières contractions arrivèrent régulières, impitoyables. Chacune d'elles martelait le corps d'Anne Marie, un rythme implacable qui lui coupait le souffle, une vague glacée puis brûlante. Robert, de marbre, l'avait conduite à la maternité sans même l'aider à descendre de la voiture, puis était reparti à la maison. À l'intérieur, les murs d'un blanc stérile et anxiogène étaient devenus les témoins impuissants de l'agonie d'Anne-Marie. Seule face à la douleur, elle ne partagerait pas cet événement. Robert l'avait laissée là, sans un regard en arrière.

L'accouchement fut long, trop long, un combat acharné où chaque poussée était un arrachement. Chaque minute, une éternité. Les heures se diluaient dans l'effort. La future mère ne luttait plus contre la douleur mais pour la vie, seconde après seconde. Et pourtant, le corps d'Anne-Marie, si fatigué par les années et les soucis, trouva des forces insoupçonnées, malgré le cordon ombilical noué deux fois autour du cou de l'enfant qui, rendait chaque progression dangereuse.

Enfin, lorsqu'une pâle lumière grise s'infiltra sous les rideaux, annonçant l'aube du 25 avril, le cri de la sage femme : une fille ! Une magnifique petite fille avec de longs cheveux et de grands yeux, déjà d'un bleu profond qui défient le monde. L'enfant est arrivé !

Je suis là !

Je suis là depuis trois jours. Trois jours de lumières changeantes, de bruits assourdis, de mains géantes qui me soulèvent et me déposent. Mes grands yeux s'ouvrent sur des visages flous qui sourient, qui chuchotent, mais aucun son ne me désigne, aucune syllabe ne me rattache à eux. Je n'ai pas de prénom, pas de fée penchée sur mon berceau, pas de destin écrit. On m'appelle le bébé, la petite ou juste par l'onomatopée d'un gargouillement. Ma mère, ce visage que je reconnais à son odeur, à la douceur de sa peau, parfois m'a serrée contre elle, mais ses lèvres n'ont pas formé ce son unique qui sera le mien. Et lui, l'autre, celui qui est entré et sorti ; Il n'a même pas tenté, ni même regardé.

Mais peu importe le nom qu'ils me donneront, Élisabeth, Hélène ou la môme ! Je le sais, je le choisis moi-même, je suis Lorelei, je le sens et j'attends.

J'attends le moment où ce prénom me définira, me séparera du silence et me lancera dans l'aventure de ma vie.

Chapitre 2

Le son du silence

Le silence de la maison n’était pas l’absence paisible de bruit que son nom évoquait. C’était une chape de plomb, une règle tacite mais inflexible qui pesait sur chaque respiration, chaque mouvement.

Lorelei, du haut de ses cinq ans, avait appris à le connaître aussi bien que le motif envahissant et ennuyant de feuillage marron du papier peint de sa chambre. Un silence qui n’était jamais rompu sans conséquence. Elle se déplaçait à l’intérieur comme une ombre, ses petits pieds ne foulant le plancher que si nécessaire, et toujours avec une légèreté apprise. Depuis sa naissance, son salut résidait dans la petitesse : moins elle prenait de place, plus le danger s’éloignait. Sa discrétion la mettait en sécurité.

Elle était avide de connaître et de comprendre le monde. Mais ses questions, les « pourquoi ? » incessants qui animaient l’esprit des autres enfants de son âge restaient prisonniers de sa gorge, des bulles de curiosité éclatant dans le silence de sa pensée.

Lorelei n’attendait pas le soleil. Elle était réveillée bien avant, tirée du sommeil par la main de sa mère sur son bras. Un contact léger, sans mot qui valait ordre. Le lever s’opérait dans une chorégraphie, elle aussi apprise. Chaque vêtement enfilé, chaque lacet noué était une menace pour la paix relative de la maison. Le moindre grincement de plancher ou le bruit d’une fermeture éclair malmenée pouvait briser le sommeil sacré de l’homme. Celui dont l’humeur dictait la météo de la journée. Dans la cuisine, la mère s’affairait à préparer le café sans même l’odeur d’une tartine grillée. Mais le moment de danger était passé. Les jours sans école, il restait à affronter l’ennui des longues minutes

jusque dix heures.

En effet, dix heures sonnaient le signal du départ. C'était l'heure où son père se levait. Et pour garantir que l'homme se réveille dans le calme absolu, sa mère l'envoyait jouer dehors, elle et son grand frère. La forêt et les dunes toutes proches formaient un immense terrain de jeu. Bertrand, adolescent, était libre. Il filait retrouver ses copains, jouait au foot sur les pelouses voisines ou construisait des cabanes. Lorelei, bien plus jeune, n'était pas acceptée dans leur groupe de garçons. Elle restait cachée derrière un buisson, observant leur monde bruyant. Elle les écoutait rire, chanter et dire des bêtises. Et cela lui plaisait. C'était sa fenêtre secrète sur l'enfance, une joie volée au silence, d'autant que, sans qu'elle s'en rende compte, Bertrand et ses amis veillaient sur elle du coin de l'œil.

Les repas figeaient le temps par des cérémonies muettes. Les couverts teintaient à peine sur les assiettes et les regards évitaient de se croiser. Les règles étaient strictes. Se tenir droit. Ne surtout pas poser les coudes sur la table. Se taire, évidemment. Le pire : faire grincer ses couverts ou produire le moindre bruit en mastiquant. La punition venait immédiatement et implacablement. Pour se faire respecter et corriger les postures, leur père tirait brusquement sur leurs cheveux, donnait un coup sec de fourchette sur les mains ou assénait une claque. Sous son regard, chaque bouchée était une épreuve et l'absence de bruit, une obligation vitale. Lorelei observait discrètement sa mère dont le visage portait les marques d'une lourde fatigue et d'une résignation muette. La gamine lisait l'effacement de cette dernière. Elle aussi évoluait dans la pénombre, une prisonnière consentante ou résignée, dont le langage se limitait à des gestes lents et des hochements de tête.

L'après-midi apportait le règne absolu du père. À l'heure de la sieste, la chape de plomb s'épaississait sur la maison entière. Plus aucun bruit n'était toléré, même dans les pièces éloignées. Lorelei s'allongeait sur son lit, elle écoutait le tic tac lancinant de l'horloge, chaque seconde amplifiée par l'absence d'autres sons. Elle se balançait, un peu de la même façon que certains enfants autistes. Elle entrait dans une sorte de transe. C'était dans ces moments là que son imagination s'échappait, la transportant loin des murs de sa chambre vers des contrées fictives où sa peur n'existait pas. Pour y aller, elle montait son cheval blanc imaginaire. D'une chevauchée rapide et pleine d'adrénaline, elle galopait jusqu'à Là-bas ; le nom qu'elle avait choisi pour designer ce lieu. Le mot qui

ouvrait sa porte secrète. Là-bas, elle avait construit une gigantesque cabane dans les arbres, entourée d'un grand balcon qui lui offrait une vue panoramique sur tout son domaine. Elle n'était jamais seule. Une douzaine d'enfants de son âge l'attendaient toujours, prêts à la servir et à la vénérer. Elle s'avançait sur le balcon, les poings serrés. Le soulagement n'était pas total, une ombre de rancœur persistait dans ses yeux de Reine. C'était là qu'elle se défoulait, libérant la noirceur enfouie, elle réclamait vengeance pour ce qu'elle subissait. Les adultes de sa vie réelle étaient sévèrement punis par humiliation et bannissement dans son tribunal symbolique. Une fois le verdict prononcé et sa rage de justice assouvie, Lorelei se détournait du balcon. Un soupir d'apaisement lui échappant des lèvres. D'un seul geste, elle balayait la noirceur. Faisant place à la fête, elle ordonnait des gâteaux au chocolat, des bonbons et des chansons entraînantes et la cabane entière se mettait à danser. Puis la fête s'éteignait doucement, mais elle ne repartait pas les mains vides. Chaque rire et chaque souvenir réinventé, étaient des munitions, des forces vives qu'elle ramenait avec elle pour supporter le mutisme et la violence. Grâce à Là-bas, elle tenait le coup.

Bertrand n'avait pas toujours la patience de se fondre dans ce décor. Ces tentatives occasionnelles pour briser le carcan - un rire trop fort, une question impulsive, une course bruyante autour de la table de la cuisine - se soldaient invariablement par le même châtiment. Le bruit sec du martinet tombant sur son dos était une leçon brutale, un rappel sonore des limites à ne pas franchir. Lorelei, tapie dans l'ombre, observait ces scènes avec un mélange de peur et d'incompréhension.

Une fin d'après-midi, devant la télévision, Lorelei fixait une publicité. Un petit objet blanc flottait dans un verre d'eau. Pour la première fois depuis longtemps, un mot échappa à son contrôle.

« C'est quoi ça ? »

Ses parents ne levèrent pas les yeux. D'une voix neutre qui signifiait la fin de la discussion, son père répondit :

« C'est pour faire la vaisselle »

Face à l'absurdité de sa réponse, une vérité plus lourde s'imposa à elle. Elle ne comprenait pas le produit, mais elle saisissait le mensonge. Ce n'était pas une question bête, c'était une question interdite. La bulle de curiosité se changea en un caillou froid dans sa poitrine. Ce fut une des dernières fois où elle gaspillait